

## 'QUELLE ATMOSPHERE' LORS DE LA CENE ? NOTES EN MARGE D'UN PROBLEME NON RESOLU

**Bernard HUCK**

*Les théologiens rêvent parfois que les fidèles ne se soucient que de justesse théologique... Mais les fidèles ont souvent d'autres priorités : ils s'intéressent à l'atmosphère, à tout ce qui touche la sensibilité. Ils ont raison – dans la mesure où la vérité ne se réduit pas aux propositions dogmatiques : il y a aussi une vérité de l'atmosphère ... Comment décrire cette vérité, où la situer, dans le cas de la Sainte Cène ?*

*Bernard HUCK, responsable de la théologie pratique à la Faculté, s'attaque à cette délicate question : elle est bien de son ressort !*

Je me suis quelquefois demandé ce que pourraient être les réflexions d'un spectateur extérieur et non initié assistant à la célébration de la Cène dans nos Eglises. Beaucoup de gestes et de paroles rituels lui paraîtraient certainement tout à fait hermétiques. Mais, dans le cadre du religieux, on est prêt à accepter toutes les bizarreries. Par contre, la grande variété des procédés, gestes attitudes, paroles, mais surtout « d'atmosphère », de « climat », ne manquerait pas de l'intriguer ; dans telle Eglise, c'est un rituel froid et solennel où le silence n'est brisé que par des paroles sacramentelles, prononcées d'une voix plus ou moins sinistre, amplifiées par l'écho des parois séculaires du temple. Dans telle autre, une chaude atmosphère de joie, manifestée par des chants spontanés, des acclamations, des soupirs de bonheur. Ici, les participants se regardent, prononcent une parole gentille en se passant la coupe et le pain ; là, c'est du chacun pour soi, les yeux fermés, le silence accentuant la méditation intérieure. Dans tel lieu, tout est liturgique, l'autel (pardon ! la table sainte) trône au centre du temple, le pasteur est en robe blanche, les coupes et les plats sont d'argent, tous les gestes et les paroles sont prévus, calculés, une sorte de méditation mystique se lit sur les visages ; ailleurs, c'est une joyeuse improvisation, des verres et une carafe, un morceau de pain, quelqu'un qui anime, chacun se sert, tous participent.

*De dérapages en évolutions, de révolutions en confusions, c'est l'histoire de la théologie chrétienne qui se dessine dans la liturgie.*

Cette diversité un peu déroutante n'est pas innocente. Une volonté s'y manifeste, parfois des heurts, toujours des convictions. Une conviction commune de toute façon : faire pour le mieux, c'est-à-dire ce que la Bible enseigne au sujet de la Cène. Et c'est là que le bât blesse ! Les querelles liturgiques ont empoisonné la vie des Eglises dès les temps les plus anciens. Elles ont eu quelquefois des conséquences désastreuses. En fait, derrière les gestes, il y a des convictions théologiques, et derrière ces convictions pas mal de problèmes herméneutiques. De dérapages en évolutions, de révolutions en confusions, c'est l'histoire de la théologie chrétienne qui se dessine dans la liturgie et particulièrement celle de la Cène.

**Evolutions -**

**révolutions -**

**confusions**

De la fraternelle et joyeuse fraction du pain des communautés primitives (Ac. 2.42, 46 ; 20.7, 11) au grandiose spectacle mystique pour initiés de la fin du Moyen-Age, il y a près de 1500 ans. Quelques siècles d'une évolution qui, pour beaucoup, fut un dérapage catastrophique. Quant à la notion de sacrifice, bien sûr, donc de prêtre (du *presbuteros* du Nouveau Testament au « prêtre » de l'Eglise catholique), d'autel, de trans-substantiation, de centralité du culte. Quelle tragique échappée par exemple au sujet de l'invocation du Saint-Esprit lors de la Cène, ce qu'on appelle en termes techniques « l'épiclèse » ! On reconnaît volontiers ses origines obscures <sup>(1)</sup>, un simple mot sous la plume d'Irénée <sup>(2)</sup>, une demande d'envoi du Saint-Esprit sur « l'offrande » et « tous les saints réunis » dans la Tradition Apostolique d'Hippolyte de Rome au III<sup>e</sup> siècle, et plus tard, un moment essentiel et mystique dans la consécration des espèces.

Une réforme s'imposait, bien plus, une révolution. Même la « Messe Allemande » de Luther qui semble n'être qu'une messe romaine réformée, en diffère fortement. Elle s'intègre au culte, l'annonce de la Parole est première, le peuple chrétien y participe, il n'est plus question de renouvellement du sacrifice du Christ. Cependant, c'est sur le problème de la Cène que les réformateurs se sont divisés, au colloque de Marbourg en 1529, et il y a là plus qu'une question de théologie, comme le note Pierre Chaunu : « Entre la Cène zwinglienne-calvinienne, et la Cène luthérienne, bien plus qu'une différence théologique, se creuse un abîme de sensibilité. Le geste emporte le discours. Le pain ordinaire, pris par les communiantes en cercle, debout autour de la table de communion, d'une part ; l'hostie, l'autel, l'hostie et le calice reçus à genoux, d'autre part, du côté luthérien »<sup>(3)</sup>. Dans cet « abîme de sensibilité », c'est toute l'atmosphère de la Cène qui est évoquée ; un problème qui n'est pas sans importance. Les sensibilités ne s'émeuvent pas facilement.

***Les Cènes anabaptistes, comme les baptêmes, avaient un caractère solennel et tragique d'engagement au martyre.***

La fraction anabaptiste-pacifique de la Réforme radicale, par exemple, bien qu'historiquement rattachée à la réforme zwinglienne, prenait ses distances sur plusieurs points fondamentaux, et notamment quant à la pratique de la Cène. A la simplicité radicale et au caractère mémorial, elle ajoutait une dimension communautaire très marquée : « Le Christ a introduit et dressé la Cène communautaire »<sup>(4)</sup>. Mais aussi un engagement à l'amour fraternel qui pouvait aller jusqu'au martyre : « Cette célébration ... lui rappelle ... qu'il devrait être prêt à vivre et à souffrir pour le Christ et pour ses frères, pour la tête et pour les membres »<sup>(5)</sup>. La joie est bien mentionnée (point 17) mais les Cènes anabaptistes, comme les baptêmes, pendant tout le temps des persécutions, avaient un caractère solennel et tragique d'engagement au martyre.

Même à l'intérieur d'un même camp, les sensibilités différaient notablement. La Cène calvinienne est marquée par son caractère didactique et exhortatif. L'expérience centrale est la communion avec le Christ présent et il est fondamental que les paroles d'institution, si chargées de métaphores, soient bien comprises : « Il faut brider l'imagination des fidèles »<sup>(1)</sup>. L'atmosphère est solennelle : le Christ est présent, et chacun doit être ajusté à une compréhension correcte du rituel. « Ceci (le pain) est mon corps (le Christ présent) ». Le verbe être marque le passage à la

- 
- ( 1) Richard PAQUIER, « *Traité de liturgique* », *Essai sur le fondement et la structure du culte* (Paris, Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1954), p. 169.  
( 2) IRENEE, *Adversus Haereses* IV.18.5.  
( 3) *Le Temps des Réformes*, cité par Marc LIENHARD in *Tous invités, la Cène du Seigneur célébrée dans les Eglises de la Réforme* – collectif sous direction CAPIEU Henri, GREINER Albert, NICOLAS Albert (Paris, le Centurion, 1982) p. 62.  
( 4) *Lettre de Conrad GREBEL et ses amis à Thomas MUNTZER* – traduction par Jean Séguy in *Les Assemblées anabaptistes-mennonites de France* (Paris, La Haye : Mouton, 1977) pp. 299-306, point 10.  
( 5) *Ibid.*, point 19.  
( 1) CALVIN Jean, *Institution de la Religion Chrétienne* IV.17.19.

métonymie : le corps, c'est la personne. On sait comment Pierre Ramus, un des célèbres contestataires au sein des Réformés français, s'est opposé à Théodore de Bèze et aux Réformés genevois. De tendance zwinglienne, il insistait, non sur le caractère d'union mystique en la Cène, mais sur la jouissance des bienfaits du sacrifice. « Ceci (le pain) est (vraiment) mon corps : d'abord une nourriture qui fortifie (c'est du pain) mais aussi le corps du Christ offert en sacrifice, pour notre salut et le pardon des péchés. Point de tristesse ni de crainte donc, mais une véritable allégresse de l'Esprit ! C'est cependant la tendance genevoise qui s'est imposée au synode national de La Rochelle en 1571, présidé par Théodore de Bèze en personne ; la Confession de foi de 1559 y est définitivement fixée, ainsi que la discipline, notamment à propos de la Cène, l'expression « substance de Jésus-Christ en la Cène » chiffonnait quelques uns. Elle est maintenue fermement, en tant que « conjonction vraie, très étroite, et d'une façon spirituelle, par laquelle Jésus-Christ lui-même est tellement fait nôtre »<sup>(2)</sup>. Union mystique d'abord et non participation aux bienfaits de la croix.

Pendant la période de persécution en France, le caractère solennel de la Cène réformée s'est accentué. Elle n'avait lieu que quatre fois par an. Elle était soigneusement préparée deux ou trois dimanches à l'avance : catéchèse, discipline, remise du méreau qui donnera droit à y participer. Les services duraient plusieurs heures, car ils étaient des milliers à s'avancer vers le pasteur pour recevoir de sa main les éléments. Remettre à l'un des anciens son méreau, prendre la Cène, était un véritable événement social : on était « en ordre » avec le groupe réformé, on pouvait se marier, faire baptiser ses enfants, être distingué des espions, des renégats, des hypocrites.

***Pendant la période de persécution en France, le caractère solennel de la Cène réformée s'est accentué. Elle n'avait lieu que quatre fois par an.***

Après la sombre période du « désert » du XVIII<sup>e</sup> siècle, un renouveau s'imposait. Eugène Bersier, en publiant sa *Liturgie à l'usage des Eglises Réformées* en 1885 veut redonner à la Cène « la place centrale qui doit lui être faite dans le culte chrétien dont elle est l'expression la plus élevée<sup>(3)</sup>. Il désire un retour au « véritable et primitif enseignement de notre Eglise Réformée » pour lequel la Cène n'est pas « pur symbole », « simple mémorial », mais un événement par lequel le Sauveur « est présent à la table sainte et se donne à ceux qui le reçoivent avec foi ». La Cène est donc centre du culte et non plus seulement appendice ou événement.

Les promoteurs du renouveau liturgique, dans les années 50 de notre siècle, iront plus loin. Il le fallait, dans le sillage du mouvement œcuménique et de son dynamisme d'après-guerre. Mais le prix à payer était une condamnation des pratiques anciennes, et même, des pères Luther et Calvin ! Richard Paquier, par exemple, dans son traité de liturgique paru en 1954<sup>(4)</sup>, citant A. Schlemmer et H. Vuilleumier, affirme l'existence « d'une » liturgie ecclésiastique, sorte de saint dépôt, que des personnalités remarquables (tels que Basile, Chrysostome) ont adaptée ou réajustée au cours des siècles. Calvin seul, malheureusement, a voulu faire du neuf, à la hâte, improvisant un texte : La forme des prières et des chants ecclésiastiques ...<sup>(5)</sup>. Ce texte, hélas, s'est imposé pendant des siècles. En rupture donc avec la tradition de l'Eglise universelle, malgré l'affirmation finale du titre de l'œuvre : « ... selon la coutume de l'Eglise ancienne ». Condamnation nette, mais discutable. Calvin était homme à peser ses mots, surtout dans un titre ! Le fameux *sursum coda*, « élevons nos cœurs »

---

( 2 ) AYMOND Jean, *Tous les synodes nationaux des Eglises Réformées de France* (La Haye, 1710) 2 vol., 7<sup>e</sup> synode, section 7.

( 3 ) *Ibid.*

( 4 ) Richard PAQUIER, *Traité...*, p. 166 n. 1 et 2.

( 5 ) BENOIT Jean-Daniel, *Initiation à la liturgie de l'Eglise Réformée de France* (Paris : Berger-Levrault, 1956) p.68.

intégré à sa liturgie n'est-il pas « des plus primitifs »<sup>(1)</sup> ? Pièce maîtresse de la Cène calvinienne et réformée, il nous invite à une expérience spirituelle, au-delà des éléments matériels du rite. Le compléter, comme le font les liturgistes actuels, par la prière d'action de grâce qui le suivait dans l'anaphore d'Hippolyte et situer le tout dans la « préface », avant le *Sanctus* et la lecture des textes d'institution, rapproche de l'ordre catholique de la messe, mais n'est pas une révolution. Par contre, il y a volonté marquée de changement d'atmosphère : « Le service de la sainte Cène commence par la Préface, qui est une prière d'action de grâce. Par là nous abandonnons décidément la liturgie calvinienne de la Cène, du reste peu à peu tombée en désuétude. Elle était trop longue, elle était surtout didactique, sermonneuse, polémique ; elle n'exprimait pas l'élan et la joie avec lesquels le chrétien doit aller à la communion ; elle restait isolée parmi les liturgies eucharistiques en dehors du grand courant œcuménique de la chrétienté »<sup>(2)</sup>

**« Nous apitoyer sur le crucifié, ou pleurer sur nous-mêmes, c'est assombrir aussi, par l'ombre portée de la croix, la grande lumière de Pâques ».**

La Cène n'est pas une « veillée mortuaire », quelque chose de funèbre, mais un « mystère joyeux »<sup>(3)</sup>. La croix demeure présente, mais la lumière de Pâques s'est levée. « Nous apitoyer sur le crucifié, ou pleurer sur nous-mêmes, c'est assombrir aussi, par l'ombre portée de la croix, la grande lumière de Pâques » (p. 71 ; voir aussi p. 72 les réflexions de Jean-Daniel BENOIT sur la représentation de la croix, « toujours triomphale », par les premières générations chrétiennes). Joie, victoire, exultation !

Mais ce retour aux liturgies des grandes Eglises impliquait aussi la réintroduction de l'*Agnus Dei* (pp. 78-81). Ce chant plaintif demande pitié et affirme trois fois : « Je ne suis pas digne... », et ceci, après la béatitude qui précède la communion : « Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau ! ». Il fallait quelques explications, parfois laborieuses, pour prouver que cette rupture d'atmosphère « n'assombrit pas la joie de la communion, mais l'exalte » (p. 80) !

Joie du pardon ou supplication devant le grand juge ? Louanges, actions de grâces, ou souvenir des heures sombres du Vendredi saint ? Le problème, posé dès les origines, traverse toute l'histoire. La sacralisation du rituel, les débats sur la présence réelle, le renouveau liturgique et les efforts œcuméniques actuels dont le document *Baptême, eucharistie, ministère* est un des plus récents témoins, n'ont rien arrangé, me semble-t-il. Il suffit de lire, pour s'en rendre compte, les dix-huit « témoignages contemporains » qui achèvent l'ouvrage collectif *Tous invités*<sup>(4)</sup>, ouvrage qui désire faire le point sur la célébration de la Cène dans les Eglises de la Réforme. Entre André Gounelle qui affirme avec un certain à-propos qu'on exagère démesurément l'importance de la Cène<sup>(5)</sup> et soeur Myriam qui en fait le « mystère des mystères »<sup>(6)</sup>, il semble bien y avoir, comme le disait Pierre Chauvu « un abîme de sensibilité » que toutes les déclarations communes et les textes théologiques gommeront difficilement.

Comment s'y retrouver dans ce qui peut apparaître comme une certaine confusion, plus ou moins sereine d'ailleurs, car s'inscrivant dans le vaste élan plein d'espérance vers l'unité ?

***Entre André Gounelle et soeur Myriam, il semble bien y avoir « un abîme de sensibilité ».***

---

( 1) *Ibid.*

( 2) BENOIT Jean-Daniel, *Initiation à la liturgie de l'Eglise Réformée de France* (Paris : Berger-Levrault, 1956) p.68.

( 3) *Ibid.*,p.71.

( 4) Cf. note 3.

( 5) *Ibid.*, p. 108.

( 6) *Ibid.*, p. 119.

## ***Retour aux sources***

Il faut retourner aux sources. Oui, mais quelles sources ? L'Écriture, bien entendu. En théologie pratique, comme en dogmatique, l'autorité scripturaire est première. Mais il nous faut alors surmonter des problèmes d'exégèse, d'herméneutique et de théologie biblique fort complexes.

En ce qui concerne la Cène, les textes didactiques clairs sont peu nombreux et se réfèrent tous au dernier repas de Pâques que Jésus a pris avec ses disciples. Les allusions à une éventuelle liturgie de l'Église primitive dans l'Apocalypse, l'évangile de Jean, les épîtres de Paul, sont discutées. Les échos directs de la pratique de l'Église primitive ne sont pas toujours clairs. Même les textes d'1 Corinthiens 10 et 11 qui sont les plus directs, traitent le problème à propos d'autres difficultés : les viandes sacrifiées aux idoles et les agapes. Qu'en conclure ? Sans doute que la recherche doit rester ouverte et que le problème n'est peut-être pas aussi grave et important qu'on ne le pense.

Il faut pourtant des certitudes, et à cet égard, rappeler que :

1. **la Cène est un repas.** Le lien doit donc être fait avec la façon dont la tradition juive vivait ses repas, puisque l'Église est née en milieu juif. Le repas juif est une communauté de table, « garantie de paix, de confiance, de fraternité ... communauté de vie »<sup>(1)</sup>. Il cite, entre autres, Genèse 43.25-34. En suivant les remarques du savant ouvrage de J. Jérémias, *La dernière Cène*, nous remarquons que les repas quotidiens de Jésus avec ses disciples et, à l'occasion, avec des pécheurs et des gens de mauvaise vie (Luc 15.2) créaient une communauté de vie, de salut, de grâce ; ce qui explique les reproches des pharisiens. Manger avec le Messie était une anticipation du grand festin messianique si souvent évoqué dans l'Ancien Testament. « Ce n'est qu'à partir de là que la continuation de la communauté de table quotidienne, après la mort de Jésus, devient compréhensible »<sup>(2)</sup>.

Le messie ne s'était-il pas fait reconnaître aux disciples d'Emmaüs au moment où il « rendit grâce » et rompit le pain ? Dans la chambre haute, il a mangé du poisson et du miel. Au bord du lac de Galilée, des poissons grillés avec ses disciples. Quelle était « l'atmosphère » de ces repas historiques ?

***Manger avec le Messie était une anticipation du grand festin messianique si souvent évoqué dans l'Ancien Testament.***

Tout naturellement, la communauté messianique primitive « rompt le pain dans les maisons et prend sa nourriture avec joie et simplicité de cœur » (Ac. 2.46). Nécessité physique, bien entendu – souvenir des repas quotidiens avec Jésus – mais plus que cela : expression naturelle de la toute neuve communauté de sauvés, au lendemain de la Pentecôte, expression qui se prolongea longtemps, comme le témoignent les textes de Justin et de Pliny le Jeune<sup>(3)</sup>. L'expression « fraction du pain » devient caractéristique des rencontres chrétiennes, et l'on a du mal à distinguer la dimension culturelle de la dimension purement communautaire (Actes 2.42 ; 20.7). Il s'agit de se nourrir (bien que chacun puisse le faire chez soi), mais surtout de manifester, dans la joie, une certaine communauté de vie, de mêmes sentiments,

---

( 1) JEREMIAS J., *La dernière Cène, les paroles de Jésus* (Paris, Cerf, 1972) p. 243.

( 2) *Ibid.*, p. 244.

( 3) Cités et traduits par CULLMANN Oscar, *Le culte dans l'Église primitive*, coll. Cahiers théologiques, n° 8 (Paris, Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1945), p. 20 note 3 (Pliny le Jeune X.96.7) et p. 29 note 1 pour Justin.

d'un accord, d'une paix commune, d'un accueil réciproque, d'une communauté de foi au Messie sauveur qui a racheté par son sang tous les convives, et qui revient pour les emmener au grand banquet éternel des noces de l'Agneau.

2. **le lien avec la Pâque** et le dernier repas de Jésus avec ses disciples au soir du jeudi saint, est obligé. 1 Cor. 11 l'impose. C'est aussi un repas, mais plus qu'un simple repas quotidien, un festin joyeux ! Le vin de la fête, l'agneau rôti, le fait d'être étendu sur des coussins, le manifestent clairement<sup>(1)</sup>. Fête de la communauté familiale, ce repas se déroulait (et se déroule encore) selon un rite précis :

- l'Entrée, avec la bénédiction (*Quiddouch*) du père sur la fête, la première coupe ; consommation des herbes amères ;
- la Liturgie pascale : rappel de l'exode, chant du premier Hallel, deuxième coupe ;
- le Repas principal : action de grâce sur le pain, agneau pascal, troisième coupe ;
- Conclusion : deuxième partie du Hallel, quatrième coupe<sup>(2)</sup>.

Evocation du passé : la délivrance de l'Égypte. Mais aussi attente des délivrances à venir, et surtout de la dernière : le retour du Messie ! (Jeremias, p. 245). Les chants du Hallel ponctuent la fête en reconnaissance et espérance.

### ***Joie de la fête ou tristesse à la veille du drame ? Souvenir du repas de la résurrection ou de la dernière Pâque ?***

Et pourtant, cette dernière Pâque de Jésus avec ses disciples avait un caractère particulier. Le jour de la fête était quelque peu troublé par des attitudes et des paroles déconcertantes de Jésus. Il prend le rôle d'esclave en lavant les pieds de ses disciples, au grand scandale de Pierre (Jn 13.8) ; il annonce clairement la trahison de Judas (Mt 26.21-23 et parallèles), sa mort toute proche, son corps donné, son sang répandu. Une certaine tristesse, une certaine angoisse planent sur la fête. Et pourtant, c'est après avoir chanté les psaumes du Hallel (Ps 113 à 118), magnifiant la bonté et la grandeur de Dieu, qu'ils se rendent à Gethsémané.

Joie de la fête ou tristesse à la veille du drame ? Souvenir du repas de la résurrection ou de la dernière Pâque ? Ces deux sentiments paraissent tellement contradictoires que le grand historien Hans Lietzmann, spécialiste de l'Église des premiers siècles, a lancé la thèse<sup>(3)</sup> de deux conceptions opposées de la Cène qui se seraient longtemps fait concurrence. L'une, dans la continuité de la première Église de Jérusalem où, selon la pieuse coutume juive, on se réunissait pour un repas où le Maître reprenait en souvenir sa place parmi eux en attendant de le faire en réalité lors de son retour. C'était la joie de l'attente eschatologique. L'autre, ayant Paul pour champion, où la Cène est plus qu'un repas commémoratif, c'est un repas sacrificiel où la mort de Jésus est centrale, ainsi que l'union mystique avec lui<sup>(4)</sup>. C'est finalement la deuxième conception qui s'est imposée et a complètement effacé la première.

Pas tout de suite quand même. Justin semble bien distinguer Cène (lors des rencontres du matin) et Agapes (le soir). La Didaché surtout, qui pour Lietzmann présente la Cène première manière. Cependant, cette façon de voir a été critiquée, la réalité semble être plus compliquée que cela<sup>(5)</sup>.

---

( 1) JEREMIAS, *La dernière Cène*, p. 246

( 2) *Ibid.*, pp. 93-94.

(3) In *Messe und Herrenmahl* (1926).

(4) Cf. aussi du même auteur : *Histoire de l'Église ancienne* (Paris : Payot, 1936), pp. 62 et 129.

(5) Cf. JEREMIAS, la dernière Cène, p. 155 note 150.

Puisque la Didaché est évoquée, il faut rendre compte de la savante analyse de J.P. Audet dans son volumineux ouvrage<sup>(1)</sup> sur cet écrit qui est, comme l'on sait, l'un des plus proches, dans le temps, du Nouveau Testament. Le fameux passage 9.1 à 10.7 est en effet assez déroutant. Il s'agit bien « d'eucharistie », d'un repas réservé aux baptisés, d'une coupe d'abord, puis du pain rompu, occasion de louange, d'appel à l'unité de l'Eglise, d'évocation du retour proche du Seigneur. Mais de la mort de Jésus : rien.

J.P. Audet s'efforce de centrer le genre littéraire de ce morceau. Il s'agit pour lui du genre « bénédiction », à travers la notion d'eucharistie, mot au sujet duquel « les lexiques actuels du N.T. sont dans une inextricable confusion, et mettent la plupart des textes importants sens dessus-dessous » (p. 389). Les emplois néotestamentaires prouvent que le mot « eucharistie » et le verbe correspondant n'ont pas le sens habituel de la langue commune, « rendre grâce », mais « bénir, louer ». Dans les textes même d'institution de la Cène, les verbes « bénir » ou « dire la bénédiction » (eulogê) et « rendre grâce » (eucharistiâ) sont équivalents (Mt. 26.26, 27 ; Mc 14.22, 23). Effectivement, Jésus « disait la bénédiction (eulegê)... » avant un repas, lors de la multiplication des pains notamment (Mt 14.19) et devant les disciples d'Emmaüs (Luc 24.30). Le lien doit être fait avec les plus antiques bénédictions que nous rapportent les Ecritures. Celle d'Éliézer, par exemple (Gn 24.26, 27), émerveillé de voir s'accomplir son vœu sous ses yeux ; celle de Jéthro (Exode 18.9-10), un cri de reconnaissance et de joie en apprenant des lèvres de son beau-fils comment Dieu avait miraculeusement fait sortir Israël d'Égypte.

***Le lien est établi entre eucharistie, bénédiction, et anamnèse, mémoire de tout ce que Dieu a fait.***

Les psaumes de bénédiction (« Béni soit l'Éternel !... ») comme les psaumes 103 à 106 (verset 48 !) chantent, magnifient les actions miraculeuses de Dieu dans la nature, l'histoire d'Israël, l'histoire individuelle du croyant. Cris d'admiration et de gratitude, *ils font souvenir* des miracles de Dieu pour le salut. Le lien est donc établi entre eucharistie, bénédiction, et *anamnèse*, mémoire de tout ce que Dieu a fait, et donc de tout ce que Dieu est.

La bénédiction-eucharistie dans l'Écriture est la plus antique expression de la piété juive. Elle est aussi confession de foi. Ceci expliquerait le verbe employé à propos de l'exclamation de Jésus au retour de la mission des soixante-dix disciples (Luc 10.21ss) : « *Exhomologoumai*, je te loue, Père ... ». Ce verbe traduit ici par « louer » veut dire « confesser, attester ». J.P. Audet confirme son analyse en examinant la longue eucharistie-bénédiction-anamnèse-confession de foi d'Ephésiens 1 à 3.

« En mémoire de moi... » n'évoque donc pas une « commémoration funèbre qui fait revivre le souvenir d'un disparu » (p. 393) comme l'affirmait Lietzmann dans le cadre des habitudes gréco-romaines. C'est un « contresens... complet ». L'eucharistie n'a rien à voir avec une consécration des aliments, « dernier degré de ce genre de méprises anachroniques » (p. 399). Dans l'eucharistie, il s'agit de « rappeler en louanges les merveilles accomplies par Dieu en l'Évangile », au centre duquel se trouve la croix, la mort expiatoire de Jésus, et ceci, jusqu'à ce qu'il vienne (1 Co 11.26) !

***Louange-mémoire,  
eucharistie-anamnèse***

---

(1) Jean-Paul Audet, *id.*, *la Didaché. Instructions des apôtres* – coll. Etudes Bibliques (Paris : Lecoffre-Gabalda, 1958) XVIII, 498 p.

La Cène est donc bien d'abord un repas. Le repas de la communauté messianique, de tous ces pécheurs et gens de mauvaise vie qui ont trouvé en Jésus la grâce et le pardon. La joie et la reconnaissance s'y manifestent pleinement. Dieu y est béni, c'est-à-dire reconnu dans ce qu'il est. L'admiration, la louange s'y expriment en toute liberté devant les miracles de sa grâce. Le plus grand des miracles, l'expression la plus haute de son amour, c'est la croix. Un lien direct est établi entre le pain et le vin, le repas, et le corps et le sang de Jésus : son sacrifice à la croix. La coupe est une « coupe de bénédiction » (1 Co 10.16), bue jusqu'à la lie, qui nous enivre d'amour et de reconnaissance. Mais c'est aussi la coupe des souffrances, le sang qui a coulé, les injures, les crachats, le reniement de Judas. Il est fait mémoire de tout cela lors de la Cène.

***L'eucharistie n'a rien à voir avec une consécration des aliments, « dernier degré de ce genre de méprises anachroniques ».***

Et il importe que cette « anamnèse », cette mémoire, soit correcte. Si nous « rendons grâce », c'est à propos de l'action la plus étonnante de Dieu : son incarnation dans le Christ, le sacrifice expiatoire de la croix, la résurrection, la naissance de l'Eglise, la communauté des sauvés/corps de Christ. Il faut « discerner le corps » (1 Co 11.29). Cela demande un examen personnel, qui est un examen de conscience, mais surtout un examen de foi. Est-ce bien à propos de la personne du Sauveur que la communauté chrétienne mange, boit et se réjouit ?

Les agapes corinthiennes étaient une insulte à l'Evangile. Au lieu du sacrifice : le chacun pour soi ; au lieu du service : les beuveries, la satisfaction des plaisirs ; une communauté de table et non une communauté de la grâce ; la joie de la bonne chère et non la joie solennelle et profonde de la foi et de la résurrection.

L'« anamnèse » intégrée à la bénédiction-eucharistie me semble ouvrir un « espace de liberté » (comme on dit aujourd'hui) où l'ensemble et la variété des sentiments pourra s'exprimer. L'œuvre de Dieu, ce grand salut dont nous faisons mémoire, c'est la résurrection, mais c'est aussi la croix. C'est la joie autour de la table, mais aussi l'humiliation de crachats et de quolibets, « l'hyper victoire » en Christ (Rm 8.37) et la peine de celui qui porte sa croix, le très prochain retour du Seigneur et le quotidien fait de persévérance.

Liberté n'est pas arbitraire. Nous n'avons pas à exprimer ce que nous ressentons de par notre imagination mais de par l'Ecriture. C'est pourquoi l'enseignement sera toujours lié à la célébration de la Cène, comme cette « tradition » reçue du Seigneur, et évoquée par Paul (1 Co 11.23). La norme n'est pas la tradition de l'Eglise, élaborée au cours des mille et une aventures de sa longue histoire et rassemblée dans les liturgies des grandes Eglises. La norme, c'est l'Ecriture, le Christ des Ecritures, livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification (Rom 4.25), dans l'horreur scandaleuse de la croix et la joie indicible du matin de Pâques.

***Nous n'avons pas à exprimer ce que nous ressentons de par notre imagination mais de par l'Ecriture.***

Les disciples d'Emmaüs étaient accablés de tristesse, mais leur cœur s'est mis à brûler quand le ressuscité leur a expliqué, dans toutes les Ecritures, ce qui le concernait. Au moment où il coupait le pain devant eux, ils le reconnurent. Enfin ! Souffrances et joies avaient trouvé leur solution dans la personne du Sauveur. C'est lui qui résout toutes nos contradictions. Il préside la Cène. En lui nous rendons grâce et annonçons sa mort, passion et victoire, souffrance et joie, jusqu'à ce qu'il vienne !

**Bernard HUCK**